

LE CHANT DU COQ
de
Jean Louis Bourdon

A Jean-Jacques Mattioli et à toute sa grande famille

1991 Mise en scène par Christophe ROUXEL, avec Daniel LEGER et Michèle ERNOU représenté à L'Hôpital Éphémère à Paris, tournée la même année. .

1991 Mise en scène par Éric SANJOU, au théâtre du Galion

2014 Mise en scène de Patrick Barbier, avec Isabelle Anciaux et Jean Louis Bourdon au théâtre Jean Gabin.

PERSONNAGES:

LA FEMME: Entre 40 et 60 ans

L'HOMME: Entre 45 et 75 ans

Une salle à manger d'un ferme de campagne, c'est le soir, l'homme mange sa soupe, alors que la femme du même âge tricote. L'homme mange sa soupe bruyamment. La femme le regarde par intermittence, ils ont entre quarante, quarante-cinq et soixante-dix ans, l'âge idéal serait entre cinquante et soixante ans. Après un long moment on entend un coq chanter. L'homme, sans donner aucune explication, expédie un objet boîte à sel, à poivre, pain, etc., au choix dans un cadre suspendu ou autre sur le mur. Il se remet à manger sa soupe comme si de rien n'était, après un temps.

LA FEMME, *la clope au bec* — On voit bien que ce n'est pas toi qui fais le ménage ici, ça se remarque tout de suite.

L'homme ne répond pas et continue à manger bruyamment sa soupe, après un temps.

— Je me demande bien à quoi ça te sert de te mettre dans des états pareils, de te mettre les nerfs à vif, ça ne te sert à rien. Mange ta soupe et ne te mets pas les nerfs à vif.

Léger temps.

— Demain, j'irai dire deux mots au curé, lui dire combien tu m'inquiètes ces derniers temps à te mettre les nerfs à vif pour un oui, pour un non. Mange ta soupe calmement et pense aux vacances, à la mer des Caraïbes, au sable fin, au soleil de plomb, à toutes ces belles photos que nous avons vues sur le petit fascicule des vacances que nous

avons reçu l'année de notre mariage, tu te rappelles ?

Il rote.

— Te mettre dans des états pareils pour une si malheureuse petite histoire insignifiante de rien du tout !

Léger temps.

— Tu ferais mieux d'aller ramasser les pommes dans le pré.

Très léger temps.

— Tu ne fais plus rien ces derniers temps. Je ne t'ai jamais vu comme ça ; c'est à se demander ce que tu as en ce moment. Je me demande comment tout ça finira.

Léger temps.

— Et pendant ce temps, les pommes pourrissent paisiblement dans le pré.

Léger temps, l'homme se ressert de la soupe.

— Je suis contente de voir que ça ne te coupe pas l'appétit. Au moins, tu n'as pas de problème à l'estomac ; c'est déjà ça.

On entend de nouveau le chant du coq, l'homme jette de nouveau un objet dans la même direction que la première fois.

— Je parie que tu n'as pas pris l'infusion que je t'avais préparée !

Léger temps.

— Elles ne sont pas polluées, ces herbes, tu peux me croire ; je suis allée les ramasser moi-

même à l'aube dans le pré de derrière, à quatre pattes dans la rosée.

Léger temps.

— Je me suis attrapé du rhumatisme. La rosée, c'est pas bon pour le rhumatisme, et je ne voudrais pas m'être attrapée du rhumatisme pour des nymphes.

Il mange toujours sa soupe bruyamment.

— Je serais toi, je ne ferais pas le malin, ce sont des herbes bienfaitrices pour l'équilibre mental, et tu en as besoin, mon pauvre ami. Tu n'es pas plus fort que les autres. Moi, je suis allée à l'école, je connais les mathématiques. C'est mathématique ce que tu as, tu as une espèce de dégénérescence des fusibles frontaux due à une espèce d'exaspération provoquée par cette pauvre petite bête. C'est pas de ta faute, c'est comme ça. Moi, j'ai étudié l'anatomie de l'être humain. D'ailleurs, papa voulait que je sois infirmière. J'aurais pu être rebouteuse.

Léger temps.

— Ouais, rebouteuse ! Seulement, voilà, maman avait besoin de moi pour s'occuper des bêtes. Elle disait que ce n'était pas les mathématiques qui donnaient à manger aux bêtes. On ne fait pas ce qu'on veut dans la vie.

Léger temps. L'homme continue à manger.

— Tu n'as rien planté depuis trois mois, pas une ligne de salades. Ce n'est plus un jardin, c'est un désert.

Léger temps.

— Des orties ! Voilà ce qu'on trouve dans notre jardin, des orties ! Tu es bien gentil, mais tu ne me feras jamais manger des orties, mets-toi bien ça dans la tête ! Je n'aime pas les orties, il n'y a pas que les orties qui soient bonnes pour la santé, tu peux me croire. Elle a bon dos, la santé.

Nouveau chant du coq, même jeu.

— Jamais un coup de balai, jamais un coup de peigne, toujours des nœuds dans les cheveux. Un jour, j'arriverai à penser que tu as mauvais caractère.

Il rote.

— Et tout ça pour une pauvre petite bête.

L'HOMME — Ce n'est pas une bête !

LA FEMME — Et qu'est-ce que c'est, si ce n'est pas une bête ?

L'HOMME — C'est pas une bête comme les autres !

LA FEMME — Moi, je crois plutôt que c'est toi qui n'es pas comme les autres.

Léger temps.

— Déjà, quand je t'ai connu, tu n'étais pas comme les autres.

Nouveau chant du coq, même jeu.

— Aujourd'hui, ce n'est pas pareil, aujourd'hui, tu es devenu fou.

L'HOMME — Je n'aime pas les monstres.

Il rote.

LA FEMME — Des fois, on pourrait se demander de savoir qui est le monstre, voir s'il ne serait pas plutôt dans cette maison.

L'HOMME — Je le déteste, ce coq ! Il chante.

LA FEMME — Mais c'est normal, Monsieur, que ça chante un coq !

L'HOMME — Pas la nuit !

LA FEMME — Il est vieux, le pauvre !

L'HOMME — Pas une raison suffisante pour faire chier le monde.

LA FEMME — Les chiens aboient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et tu n'en fais pas une maladie.

L'HOMME — Un chien, c'est un chien !

LA FEMME — C'est vrai, un chien, ce n'est pas un coq, je veux bien.

L'HOMME — J'ai jamais vu un coq monter la garde !

LA FEMME — Effectivement, je ne crois pas avoir vu ça quelque part, encore que...

L'HOMME — On ne l'a jamais vu !

LA FEMME — Tu as certainement raison !

L'HOMME — J'ai raison.

LA FEMME, *exaspérée*. — C'est ce que je dis ! Tu as certainement raison ! Et ne t'énerve pas comme ça, tu vas encore avoir les nerfs qui vont te sortir de partout !

Le coq chante de nouveau, même jeu.

— J'en ai assez de me casser les reins.

Léger temps.

— Je suis probablement la dernière femme de ce continent à ne pas avoir d'aspirateur, et en guise d'anniversaire, j'aimerais que tu t'en souviennes.

Il continue à manger bruyamment. Un temps.

— Jamais je n'aurais pensé qu'on puisse devenir complètement dingue en si peu de temps.

Léger temps.

— Nous menions une vie agréable, simple, sans histoire. Moi, je faisais mes petits travaux, je lavais les rideaux, je beurrais tes biscottes, je nettoyait tes bottes, j'allais porter du grain à nos poulets et, une fois par semaine, j'allais porter des fleurs à ce pauvre oncle Arthur. Le soir, nous faisons une petite belote de comptoir, et le matin tu allais me chercher dans le village voisin, avec ton petit vélo, des croissants tout chauds. Nous étions un couple modèle, j'étais heureuse, et je crois que tu l'étais aussi. Personne en ce temps-là ne parlait de toi; depuis, au café, entre les verres de vin, des gens prononcent ton nom, pas trop fort, juste ce qu'il faut,

un peu comme si ce nom était porteur d'une maladie infectieuse. Oui ! Maintenant, les gens parlent de toi, dans la rue aussi, partout, des gens se demandent si tu ne serais pas devenu dangereux, des femmes me plaignent, elles ont peur pour leurs enfants, oui. Dans la rue, le vent me rapporte les ragots. Je ne sors plus qu'à la tombée de la nuit, j'entends les volets claquer sur mon passage. J'ai les oreilles qui sifflent quand, par inadvertance, je passe sous un lampadaire. Les gens me montrent du doigt : « Tiens, v'là la femme du fou. » Voilà ce qu'ils disent, les gens, quand je sors dans la rue. Je ne sais plus où me mettre.

L'HOMME — Les gens parlent toujours dans le dos, les gens parlent et les chiens aboient.

LA FEMME — Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'HOMME — Ça veut dire que les chiens ne parlent pas mais que les gens aboient.

LA FEMME — Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

Très léger temps.

— J'aimerais que tu prennes cette infusion.

Léger temps.

L'HOMME, *continuant à manger.* — Après ça, j'irai jeter un œil sur les pommes du pré.

LA FEMME — Après ça, tu n'iras nulle part, je vais te donner quelque chose et tu iras dormir.

L'HOMME — Faut que j'aïlle jeter un œil sur mes pommes.

LA FEMME — Mais, nom d'un bœuf, à quoi ça va te servir ?

L'HOMME — Je veux les voir.

LA FEMME — Tu ne verras rien, il fait nuit et la pile ne marche plus. D'ailleurs, elles ne sont plus là, tes pommes, fini !

L'HOMME — Plus là ? Où sont-elles ? Qui a pris mes pommes ?

LA FEMME — Personne ! Personne ne te les a prises, elles se sont prises toutes seules, elles n'existent plus, desséchées, évaporées, plus de pommes dans le pré, il faut aller au lit.

L'HOMME — Il n'y a plus de pommes dans le pré ?

LA FEMME — Non.

L'HOMME — Nous en avons des tonnes !

LA FEMME — Oui, eh bien nous n'en avons plus.

L'HOMME — Je suis sûr que nous avons des tonnes de pommes dans ce pré !

LA FEMME — Elles ont pourri !

L'HOMME — Pourri ? Mes pommes ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou ? Qui a pris mes pommes, qui est l'enfant de salaud qui a pourri mes pommes ? Nous en avons des kilos, des kilos de tonnes !

LA FEMME — Tout ça c'est fini, c'est le passé. Dieu te les a reprises, il les a rappelées à lui, tu n'avais qu'à t'en occuper. Désormais, nous n'avons plus de pommes. D'ailleurs... d'ailleurs, avons-nous encore un pré ?

Le coq chante de nouveau, même jeu.

— Tu seras content quand tu auras détruit la maison ?

L'HOMME — J'ai construit cette maison de mes propres mains !

LA FEMME — Et alors ! Ça ne te donne pas le droit de tout casser !

L'HOMME — Je suis chez moi, ici, et je fais comme je veux, t'entends ? Et ce que je veux, c'est encore de la soupe ! Je veux de la soupe !

LA FEMME — Y en a plus.

L'HOMME — Y en a plus ?

LA FEMME — Non, tu as tout mangé.

L'HOMME, *après un léger temps, il a l'air déçu.* — J'ai aimé cette soupe.

LA FEMME — J'ai vu.

L'HOMME, *vers le public.* — Je l'ai aimée cette soupe, comme je n'ai encore jamais aimé une soupe. Je n'ai jamais vu ça de ma vie. Ça me ferait sacrement plaisir si je pouvais en avoir encore une petite louchette.

LA FEMME — Tu devrais te donner la peine de regarder au fond de la soupière.

Après un léger temps, il regarde au fond de la soupière.

L'HOMME, *vers le public.* — Plus de pommes, plus de soupe, que reste-t-il ?

LA FEMME — Des œufs, il reste des œufs.

L'HOMME — Je n'aime pas les œufs ! Je n'ai jamais aimé les œufs, ni au plat, ni à la coque, ni durs, ni sans rien.

LA FEMME — Tu devrais aller te coucher.

L'HOMME — Non, non, je n'irai pas me coucher. Je n'ai pas envie de dormir. D'ailleurs, j'ai quelques petites choses à régler.

LA FEMME — Où veux-tu aller ?

L'HOMME — T'occupe pas, petite bonne femme.

LA FEMME — Je veux savoir !

L'HOMME — Tu veux savoir ?

LA FEMME — Oui, je veux savoir !

L'HOMME — Alors, je vais te le dire, petite bonne femme ridicule. Je vais mettre la main sur le fils de pute qui a piqué mes pommes, voilà ce que je vais faire !

LA FEMME, *elle le regarde l'air découragé, léger temps.*
— Je pousse des wagonnets dans les entrailles de l'enfer.

L'HOMME — Ça ne me plaît pas, ces magouilles. Je dois aller voir de quoi ça retourne.

LA FEMME — Ça ne retourne rien du tout ! C'est toi qui me retournes, nous n'avons plus de pommes, un point, c'est tout ! Nous en aurons l'année prochaine.

L'HOMME, *après un temps ; il a l'air de s'endormir en mangeant.*

— Je crois que je suis complètement retourné.

LA FEMME — C'est ça, va dormir, ça te fera du bien.

L'HOMME — J'ai besoin de dormir, je suis fatigué, complètement épuisé.

LA FEMME — Normal, tu n'as pas fermé l'œil depuis au moins un mois.

L'HOMME, vers le public. — Oui, depuis un mois, je ne dors pas. J'essaie de dormir, mais je ne peux pas. Je fais semblant de dormir, je suis complètement détruit, ce coq m'a détruit les fusibles frontaux. J'ai mal à la tempe, je me mouche, j'ai tout le temps froid et j'ai du mal à me lever. C'est à cause de ce coq, il n'arrête pas de me réveiller, il ne veut pas que je dorme, il aime quand je fais des cauchemars, je l'entends toute la nuit. Remarquez, je l'entends aussi quand je fais mes cauchemars, il chante dans mes cauchemars, je l'entends toutes les nuits, tout près de moi. Des fois, je l'entends comme s'il était sur le rebord de la fenêtre, c'est un coq volant. Une fois, il m'a semblé qu'il était sous le lit ; y a des jours où je l'entends respirer. Une fois, il m'a mordu.

LA FEMME — Depuis que tu ne dors plus, tu es devenu fou.

L'HOMME, vers il public. — Oui, avant j'étais normal, je dormais, je fermais mes paupières à peine allongées, je fermais mes paupières et je dormais paisiblement comme un enfant.

LA FEMME — Après une bonne nuit de sommeil, tu retrouveras tes esprits et tout recommencera comme avant.

L'HOMME, *vers le public*. — Oui, tout recommencera. Je n'aurai plus de soucis, je serai heureux, je n'aurai plus de problème avec mes pommes, elles ne pourriront plus dans le pré, et le soir je monterai dans ma chambre, je me mettrai en pyjama, je m'allongerai sur le lit et je fermerai les yeux ; je dormirai en paix comme dans le temps, comme quand j'étais normal.

Vers elle.

— Donne-moi un peu de soupe, chérie.

LA FEMME — Quoi ?

L'HOMME — Tu ne m'as jamais fait une chose pareille, une véritable bénédiction. Où es-tu allée chercher cette recette ?

LA FEMME — Ça fait des années que je fais la même soupe, et je n'ai jamais changé ma façon de la faire. Ma mère la faisait comme ça, sa mère aussi, sa grand-mère aussi, et son arrière-grand-mère également. Je ne vois pas ce qu'il y a de changé !

L'HOMME — Tu as raison, ne change rien.

LA FEMME, *un léger temps, elle le regarde*. — Tu es devenu un petit ver de terre rampant et sans cervelle.

A ce moment, on entend le coq chanter, même jeu.

L'HOMME — Tu ne m'as jamais fait de coq au

vin ! Pourquoi ne m'as-tu jamais fait de coq au vin ? J'ai faim de coq au vin, je le dévore-rais comme un aspirateur, je lui enlèverais la peau qu'il a sur le dos et je lui arracherais la chair qu'il a sur les os. Je croquerais les petits os et je sucerais les gros; ensuite, je jetterais au chien ce qu'il en reste et comme ça il ne me casserait plus les oreilles! Je vais le rôtir, j'irai me le tirer demain matin comme un lapin.

LA FEMME — Tu laisseras ce coq tranquille ! Il n'est pas à toi, tu n'iras rien tirer du tout. Je ne tiens pas à être la risée de tout le village, tu entends ? Tu iras tirer sur la bêche, voilà ce que tu vas faire demain matin. Je me demande bien à quoi ça nous sert d'avoir un aussi grand jardin; il est dans un état! Plus de carottes, plus de patates, un véritable terrain vague même pas la moindre petite fleur à aller porter sur la tombe de ce pauvre oncle Arthur.

L' HOMME — Reste une salade.

LA FEMME — Non ! Je n'irai pas mettre une salade sur la tombe d'oncle Arthur, tu as toujours eu des idées baroques, mais plus les jours passent et plus je me rends compte que ta santé mentale se détériore, et ça me plonge dans un grand désarroi. Je suis de plus en plus inquiète, et ça me rend triste. Que pourrais-je faire pour t'aider à retrouver la

raison? Des fois, j'ai l'impression de la perdre à mon tour et... ça me bouleverse. Tu devrais aller te coucher, il est tard. Va !

Par instants, l'homme donne l'impression de ne pas tenir sur sa chaise.

— Regarde, tu tombes de sommeil, tu tombes de ta chaise, tu es épuisé, tu crois que la terre entière en a après toi. Tu as toujours fait la guerre, tu es vidé, tu n'as plus de jus, tu n'es plus qu'un petit guerrier qui a besoin de repos. Voilà ce que tu aurais tendance à négliger, le repos du guerrier.

L'HOMME, *il se tient la tête.* — Le bruit marche dans ma tête comme une fanfare.

LA FEMME — Va dormir, chéri.

L'HOMME — Je suis au bout du rouleau hygiénique.

LA FEMME — Pardon ? Je t'en supplie, je ne voudrais pas que tu te fasses une dépression nerveuse. Va te reposer à l'ombre des sombreros, tu n'en peux plus, tu ne sais plus ce que tu dis.

L'HOMME — Je sais parfaitement ce que je dis, et je dis que je n'aime pas ça, je dis qu'il se trame quelque chose que je n'aime pas, j'ai soif et je n'aime pas ça.

Il la regarde un instant tricoter comme s'il ne comprenait pas.

— Je te dis que j'ai soif !

LA FEMME — Tu me fatigues, mon chéri.

L'HOMME — Je suis peut-être vieux, je veux bien, mais je crève de soif.

LA FEMME — Personne n'a dit que tu étais vieux, mon bébé, va te caler sous la couette.

L'HOMME — Je suis complètement desséché, j'ai la bouche comme un désert.

LA FEMME — Tu parles trop.

L'HOMME — Peut-être que je ne suis pas vieux, mais ça ne m'empêche pas d'avoir soif et de crever de chaleur.

LA FEMME — Le cidre est dans la cave.

L'HOMME, *vers le public*. — J'ai soif, j'ai soif comme un lavabo, je n'arrive pas à me faire à la canicule.

LA FEMME — Va dans la cave boire un coup de cidre et monte te coucher.

L'HOMME — Ce n'est pas du cidre que je veux. Je n'aime pas le cidre. Le cidre, ça me donne des coliques, je n'aime pas avoir des coliques.

LA FEMME — Tu finiras par me rendre folle.

L'HOMME, *vers le public*. — Le cidre, c'est bon pour les enfants. Les enfants aiment le cidre, c'est une boisson de jeunes. Maintenant, je suis vieux. Quand j'étais jeune, je buvais du cidre quand j'étais jeune, je n'arrêtais pas de pisser au lit. Ça fait pisser au lit, le cidre, quand on est jeune.
Il la regarde fixement, léger temps.
— Qu'est-ce que tu fais ?

LA FEMME — Je tricote.

L'HOMME — Je vois bien que tu tricotes, je te demande ce que tu tricotes.

LA FEMME — Un pull, je suis en train de tricoter un pull.

L'HOMME — Un pull ? Pour moi ?

LA FEMME — Évidemment, pour toi. Pour qui veux-tu que je tricote un pull ?

L'HOMME, *vers le public*. — Je veux du vin et elle me tricote un pull. J'aspire à la tranquillité, et elle me tricote un pull. Boire un peu de vin, manger un peu de soupe, un peu de coq au vin, ramasser quelques pommes, me reposer un peu, je ne demande rien d'autre.

LA FEMME — Bientôt, si ça continue, tu pourras te reposer dans la grande maison aux murs blancs.

L'HOMME — Je crève de chaud.

LA FEMME — Tu verras, tu auras un grand parc avec des arbres, tu n'entendras plus le coq chanter, personne ne te fera de pull, tu ne mangeras pas la même soupe à heure fixe, et tu auras une grande chambre, aux murs également blancs, avec pleins de camarades bruyants. On te fera des piqûres de temps en temps, et ces petits camarades que tu ne connaîtras pas viendront te tirer les cheveux, tu seras chez les fous, ouais ! Voilà ton ambition, et tu seras content parce que tu auras fait mon malheur !

On entend de nouveau le coq, même jeu.

L'HOMME — Je le tuerai, je le tuerai avec n'importe quoi ! Je vais lui refiler de la mort-aux-rats à ce coq, je vais lui balancer une bonne poignée de mort-aux-rats à ce satané coq et nous verrons, nous verrons s'il continuera sa symphonie !

LA FEMME — Un conseil ! Ne fais pas ça.

L'HOMME — Demain, j'irai voir le voisin et je lui exposerai mon plan de combat, et nous verrons bien.

LA FEMME — Ce n'est pas à lui, ce coq.

L'HOMME — Nous verrons bien; si ce n'est pas à lui, c'est que ce sera un coq de basse-cour sauvage.

LA FEMME — Les coqs de basse-cour sauvages, ça n'existe pas.

L'HOMME — Ouais, normalement, ça n'existe pas. Donc, je serai le premier dans la contrée à chasser le coq de basse-cour sauvage.

LA FEMME — Puisque je te dis que ça n'existe pas.

L'HOMME — Donc, c'est le coq du voisin !

LA FEMME — Puisque je te dis qu'il n'a pas de coq. Il a des poules, mais pas de coq.

L'HOMME — Donc, c'est un coq de basse-cour sauvage, abandonné, ou qui a fait une fugue et qui se promène sauvagement de ferme en ferme !

LA FEMME — Ce n'est qu'un pauvre petit coq, seul, perdu, abandonné au gré des marées de l'humanité, qui pleure, pauvre petit, les aubes claires disparues. Pauvre petit coq qui cherche en vain la véritable lumière !

L'HOMME — Je ne sais pas ce que ça nous prépare, mais je n'aime pas ce carnaval. Je n'aime pas ça, tu entends? Tout ce carnaval, ça commence à me peser sur les épaules, ça me pèse comme une mauvaise digestion, je n'aime rien. Je n'aime pas ce temps, je le déteste, je ne l'aime pas, et toi non plus, je ne t'aime pas, je ne t'aime plus, je ne t'ai jamais aimée. Ou alors, je ne sais plus, je ne me

rappelle plus. Tu me contraries, tu m'as toujours contrarié, et je n'aime pas les gens qui me contra-rient, ça me contrarie.

LA FEMME — Tu es devenu tellement fou que tu auras du mal à aller dans un asile.

L'HOMME — A t'entendre parler, des fois, je me demande si ça ne te ferait pas plaisir de les voir rappliquer, ces ty-pes, avec leur croix rouge sur leur voiture blanche et leur camisole de force. Des fois, je me demande !

LA FEMME — Je t'en prie, ne dis pas ça. Tu es cruel. Comment peux-tu dire des choses pareilles? J'ai toujours fait de mon mieux avec toi, je t'ai soigné quand tu étais souffrant, je t'ai habillé, j'ai fait ta vaisselle, je t'ai fait de la soupe, je me suis offerte à toi tout entière, jusqu'au lobe de l'oreille, sans jamais sourciller, jamais. Je me suis offerte comme un bouquet de fleurs.

L'HOMME — Alors, je voudrais savoir pourquoi tu me fais un pull dans tout ce tohu-bohu !

LA FEMME — Je ne t'en veux pas, chéri. Je sais que tu es fatigué.

L'HOMME — Un véritable carnaval. Les tropiques ont déménagé, et elle me fait un pull en toute quiétude.

LA FEMME — Je t'en prie, je suis si triste.

L'HOMME — Tu es si petite, ma toute petite femme qui n'est pas grande. Nous mijotons en pleine canicule, et elle me fait un pull d'une épaisseur inouïe. Heureusement que tu n'es pas un oiseau migrateur, ça pourrait te poser des problèmes. C'était un slip de bain qu'il te fallait me tricoter.

LA FEMME — Écoute, chéri, je ne voudrais pas te décevoir, mais je dois te dire quelque chose à propos de la canicule. Y a que toi qui l'as remarquée, la canicule, tu sais. Nous autres, on les supporte bien, nos petits paletots; tu es dans le Nord, ici, essaie de ne pas l'oublier, mon chéri, tu es au nord de la canicule, ici.

Nouveau chant du coq, même jeu.

— Ce qui est bien avec toi, c'est qu'on n'a plus besoin de débarrasser la table.

L'HOMME, vers le public. — J'aime le froid, je suis un homme du froid. Quand j'étais petit garçon, je rêvais d'aller chasser l'ours dans les forêts québécoises, comme mon arrière-grand-père Eugène Grampré.

LA FEMME — Il n'est jamais revenu.

L'HOMME — Je le sais bien qu'il n'est jamais revenu, et alors?

Vers le public.

— C'était un grand gaillard, de père picard et de

mère lilloise, il avait le plus grand élevage de poulets de grain de toute la région, le plus grand. Un jour, il a vendu le tout au premier venu et il s'est embarqué sur le premier navire en partance pour Québec et, effectivement, on l'a jamais revu. Lui aussi, c'était un homme du froid, lui aussi avait horreur de la canicule, il crachait dessus. Il disait que la canicule ce n'était pas comme les montagnes, que ça se déplaçait, que c'était censé rester dans le Sud, mais que des fois ça ne restait pas, ça montait vers le nord.

Très léger temps. Vers elle.

— C'est ça, la canicule.

Très léger temps.

— Ça monte vers le nord avant de redescendre dans le Sud. Des fois même, ça ne redescend jamais plus, ça meurt dans le Nord.

LA FEMME — C'est ça ! Et pourquoi que ça ne mourrait pas de froid dans le Nord, pendant qu'on y est !

L'HOMME — Parce que ! Parce que tu ne comprends rien à ce qu'on te dit !

LA FEMME — Écoute, si nous reparlions de tout ça demain ?

L'HOMME, *il mange encore.* — C'est ça, c'est ça, nous en reparlerons demain. Aujourd'hui, tu ne veux rien entendre, demain, il fera jour.

LA FEMME — Tu n'as qu'à monter, je finis ça, commence à dormir, j'arrive.

Un temps, il mange, elle le regarde sans rien dire. Après un moment, elle vient l'embrasser sur le front, elle est tendre.

LA FEMME — Tout va bien, mon chéri ?

L'HOMME — J'ai chaud.

LA FEMME — Il ne fait pas chaud.

L'HOMME — Je n'aime pas l'été.

LA FEMME — Nous sommes en hiver, chéri.

L'HOMME — En hiver ?

LA FEMME — Oui, mon pauvre chéri, nous avons eu de la neige toute la nuit.

L'HOMME — Qu'est-ce que tu dis ?

LA FEMME — Je te dis que la neige est tombée toute la nuit.

L'HOMME — Je n'ai rien entendu.

LA FEMME, *elle lui passe la main dans les cheveux.*

— Oui, je sais, c'est normal, chéri.

Il mange encore.

— Ne mange pas trop, tu vas te faire du mal. Viens te coucher, je ne voudrais pas que tu t'endormes dans ton assiette. Viens, chéri, allez !

Elle le prend par le bras et le lève de sa chaise.

— Va, mon chéri, je vais débarrasser et je monte te rejoindre.

L'HOMME, *il se retourne vers elle.* — Dis, chérie, tu ne seras pas trop longue ?

LA FEMME — Non, je ne serai pas longue.

L'HOMME — Avant de monter, je voulais te demander quelque chose.

LA FEMME — Je t'écoute, mon chéri.

L'HOMME, *embarrassé.* — Je voulais te demander... Enfin..., je voulais savoir si tu avais l'intention de me quitter.

LA FEMME, *elle a l'air sincère et surprise.*

— Te quitter ! Mais qu'est-ce que tu vas chercher là ?

L'HOMME — C'est vrai ? Tu ne me laisseras pas ?
Elle fait signe que non.

— Jamais ?

LA FEMME — Jamais !

L'HOMME — Tu me le jures, chérie ?

LA FEMME — Idiot ! Bien sûr que je te le jure. Je ne partirai jamais de cette maison.

L'HOMME — Jure-le ! Lève la main et dis : « Je ne

te quitterai pas et je n'abandonnerai jamais cette maison. »

LA FEMME, *elle lève la main.* — Je ne te quitterai jamais et je n'abandonnerai jamais cette maison.

L'HOMME — Merci, chérie.
Il l'embrasse.

LA FEMME — Va te coucher, maintenant.
Elle le met sur le pas de la porte menant à la chambre ou (Suivant le décor) aux marches d'un escalier.

— Je vais débarrasser tout ça, et ne t'en fais pas, j'arrive tout de suite.

Il disparaît dans l'autre pièce. Elle regarde pendant quelques secondes dans sa direction, histoire de s'assurer qu'il ne reviendra pas. A ce moment, on entend un autre chant de coq; elle ouvre, à l'aide d'une clef, un petit placard duquel elle sort un magnétophone. Elle appuie sur un bouton et le chant du coq s'arrête instantanément. Après quoi, elle remet la bande à 'son point de départ et, cachant le magnétophone sous son petit gilet de laine, elle s'apprête à prendre la même direction que l'homme; elle rit puis s'arrête aussitôt, gênée que le public ait vu son petit manège; après un petit sourire embarrassé, elle sort.

NOIR

FIN

